587

Geuvie et Garion

480.

VEUVE ET GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. ALEXANDRE ET THÉODORE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 14 DÉCEMBRE 1824.

3663
B

PARIS,

CHEZ QUOY LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18;

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE RIANCOURT, propriétaire Picard.	M. BARON.
PAUL DE NEUVILLE, officier de Cavalerie.	M. CHÉRI.
MATHILDE DE NEUVILLE, sa Femme.	Mme. VZANNAZ.
CLÉMENTINE, nièce de M. De Riancourt	Mme. JAWURECK.

Ce rôle doit être joué avec beaucoup de naiveté.

DUBOIS, valet de Paul.	M. JOLY.

La Scène se passe près d'Amiens, au Château de Neuville.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 12 Novembre 1824.
Par ordre de Son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé : COUPART.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

VEUVE ET GARÇON

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un Salon ouvert au fond sur un Parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, DUBOIS, *arrivant.*

PAUL, *en entrant.*

Comment !... nous arrivons jusqu'ici sans rencontrer personne, voilà une maison qui annonce de l'ordre.

DUBOIS.

Enfin, monsieur, me direz-vous chez qui nous sommes?

PAUL.

Eh ! parbleu, chez moi.

DUBOIS.

Chez vous ?

PAUL.

Ou plutôt chez ma femme... car c'est elle qui habite ce château.

DUBOIS.

Comment, monsieur, vous êtes marié ?

PAUL.

Hélas ! oui.

DUBOIS.

Et depuis six mois que j'ai l'honneur de vous appartenir, vous ne m'aviez pas fait cette confidence... ah ! c'est outrager la discrétion d'un serviteur tel que moi.

PAUL.

Sans ce misérable duel qui m'a contraint de quitter Paris, tu pourrais bien l'ignorer encore, je l'avais presque oublié moi-même... mais on ne vient pas ; ma foi, nous sommes bien ici, attendons qu'on se présente. (*Il s'assied.*)

DUBOIS.

Oserais-je, monsieur, vous adresser encore une question?.....

PAUL.

Parle?

DUBOIS.

Madame est-elle jeune?

PAUL.

Vingt ans.

DUBOIS.

Jolie?

PAUL.

Charmante.

DUBOIS.

Et vous l'avez quittée?

PAUL.

Il le fallait bien... nous ne pouvions jamais être ensemble, Adolphe et Clara en un mot; Mathilde, c'est le nom de ma femme, aimait le bal, les fêtes, les spectacles; moi je n'aime que le jeu, la chasse et les chevaux; dès-lors tu vois qu'il y avait incompatibilité d'humeur et que nous avons dû prendre un parti Ma femme, beaucoup plus aimable que moi, et pour faire croire que j'avais tort, me céda la place pour venir se confiner en Picardie, dans cet antique manoir, qui depuis trente ans n'était habité que par des portraits de famille.

DUBOIS.

Voilà une réforme qui a dû faire sensation dans le monde.

PAUL.

Oui, on en a parlé deux jours.

DUBOIS.

Et madame est sans doute fort irritée de cette contrainte.

PAUL.

De cette contrainte... mais c'est de son plein gré, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, et je suis convaincu qu'elle ne m'a jamais tant aimé.

Air: *Vaud. des Maris ont tort.*

Elle m'apprend par chaque poste,
Pour moi qu'elle expire d'amour:
Loin d'elle, soudain je riposte,
Que je dépéris chaque jour.

Nulle ardeur n'égale la nôtre;
Mais il est commode, je voi,
De mourir ainsi l'un pour l'autre,
Et de vivre chacun pour soi.

Oui, nous nous sommes dit adieu, nous souhaitant réciproquement beaucoup de plaisir et nous laissant de part et d'autre liberté pleine et entière.

DUBOIS.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous avez usé de vos droits,
Et dans toute leur étendue.

PAUL.

Cela m'était permis, je crois,
Car c'était chose convenue.

DUBOIS.

Si Madame a fait comme vous...

PAUL.

Non. Ce serait de notre vie,
La première fois qu'en nos goûts
On eut vu quelque sympathie. (*bis.*)

DUBOIS.

C'est la rareté du fait qui vous rassure... avouez pourtant, monsieur, qu'il est fort heureux qu'un coup d'épée, que vous n'avez pas reçu, soit la cause d'un prochain raccommodement.

PAUL.

M'en préserve le ciel! je ne resterai qu'un jour chez ma femme; ne faut-il pas que je mer ende au plutôt chez mon oncle, président à Amiens, le d'Aguesseau de la Picardie, qui dans ce moment est... dangereusement malade.

DUBOIS.

Je conçois votre empressement, vous êtes son héritier?

PAUL.

Fi donc! ce n'est point ce motif... je le pleurerai.

DUBOIS.

Mais vos créanciers?

PAUL.

Riront... J'ai hâte d'arriver; mais néanmoins, passant devant ce château, je n'aurais pu, sans blesser ouvertement toutes les convenances, ne pas mettre pied à terre à Neuville... Nous repartons ce soir.

DUBOIS.

Comment, vous ne passerez même pas la nuit en ces lieux?

PAUL.

Me compromettre à ce point?

DUBOIS.

Chez votre femme?

PAUL.

Justement; chez toute autre cela ne tirerait pas à conséquence... Allons, voilà qui est décidé, tu iras à l'auberge où j'ai laissé ma chaise, et tu commanderas mes chevaux pour sept heures.

DUBOIS, *regardant par la croisée.*

Mais quelqu'un se promène dans cette allée!

PAUL.

C'est une dame. Je ne trompe point, c'est Mathilde!

DUBOIS.

Elle s'avance... resterai-je, Monsieur?

PAUL.

Oui, oui; je veux que tu assistes à notre entrevue... Un mari-garçon ne doit jamais rester seul avec sa femme.

DUBOIS, *dans le fond.*

Voici madame.

PAUL.

Bien; approche ce fauteuil. (*Il s'assied.*) Je ne veux rien lui ôter du plaisir de la surprise... Toi près de moi... feignons de ne pas l'apercevoir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, un livre à la main.

DUBOIS, *fredonnant.*

Il faut des époux assortis,
Dans les liens du mariage.

PAUL.

Insolent!

MATHILDE.

Mais que vois-je? deux hommes ici. (*S'avançant.*) En croirais-je mes yeux? Paul!...

PAUL.

Ah! madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages... ma présence a peut-être lieu de vous surprendre?

MATHILDE.

Il est vrai que je ne m'attendais guère à vous voir si près de moi.

PAUL.

A votre surprise va bientôt succéder le plaisir; car vous saurez que je ne suis ici que pour quelques heures.

MATHILDE.

Et quelle circonstance me vaut l'honneur de votre visite?

PAUL.

La circonstance du monde la plus naturelle. Je me suis battu à Paris, j'ai blessé grièvement mon adversaire. L'affaire fait du bruit, et pour ne pas l'entendre, j'ai résolu de faire un tour à la campagne.

MATHILDE.

Vous serez toujours mauvaise tête!

PAUL.

Et vous toujours injuste... Je vous en fais juge; c'est pour vous que j'ai risqué ma vie.

MATHILDE.

Pour moi?

PAUL.

Sans doute... je faisais une bouillotte chez le colonel d'Horigny.

MATHILDE.

Vous jouez encore.

PAUL.

En votre absence, il faut bien chercher des distractions... J'entendis un discoureur adossé à ma chaise qui tenait sur votre compte des propos fort équivoques. Je me laisse décaver, et je rejoins mon orateur. La partie ne fut pas longue : d'un mot je lui fermai la bouche, et le lendemain je lui ôtai l'envie de s'évertuer à vos dépens.

Air : *Vaud. des Frères de lait.*

Il vous taxait, avec impertinence,
D'étourderie et de légèreté;
Il a reçu, pour prix de cette offense,
Le châtiment qu'il avait mérité :
Je puis jurer que de votre sagesse
Je le laissai fortement convaincu :
Vous le voyez, c'est par un coup d'adresse,
Que je vous rends ici votre vertu.

MATHILDE.

Je vous en ai une bien sincère obligation, mais puisque je vois jusqu'où va votre dévouement... il est urgent de vous informer de l'embarras où vous me jetez en venant en ces lieux.

DUBOIS, *à part.*

Voilà les complimens qui commencent.

PAUL.

Expliquez vous, madame.

MATHILDE.

A mon arrivée en ces lieux, inconnue à tout le monde, et cherchant à éviter les questions indiscrètes, j'ai dit partout.

PAUL.

Eh bien!

MATHILDE.

Que j'étais veuve.

PAUL.

Ah! ah!

MATHILDE.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Vous savez bien sur quoi repose
L'honneur d'une femme?

PAUL.

Oui, vraiment.
Cela tient à fort peu de chose;
En province on est si méchant!

MATHILDE.

Ah! n'allez pas me contredire.

PAUL.

Je ne veux pas vous contredire;
Mais de ma mort, avec égard,
Du moins eussiez-vous dû m'instruire
Par un billet de faire part. } (*bis.*)

Mais au reste, madame, si ma présence vous embarrasse... je repars à l'instant.

MATHILDE.

Parlons raison... Vous concevez quel rôle je viendrais jouer si l'on savait la vérité...

PAUL.

Cela suffit... Je vais donner mes ordres en conséquence. Dubois...

DUBOIS.

Monsieur.

PAUL.

Tu vois bien madame... Eh bien! madame est veuve.

DUBOIS.

Veuve! et vous, monsieur, qu'êtes-vous?

PAUL.

Moi ! je suis... je ne suis plus...

DUBOIS.

Comment !... ah !... en ce cas, permettez, feu mon maître, que j'aille boire à votre santé.

PAUL.

Va. (*Dubois sort.*)

SCÈNE III.

PAUL, MATHILDE.

PAUL.

Vous le voyez, madame, vous n'avez qu'un mot à dire... Ainsi, nous voilà bien d'accord, vous êtes veuve, et moi garçon. Comment avez-vous trouvé mon château de Neuville...

MATHILDE.

Assez triste...

PAUL.

Le site pourtant est délicieux... Et la société des environs ?...

MATHILDE.

Jusqu'à ce jour je n'ai reçu qu'une visiste, celle de M. de Riancourt, qui habite à deux lieues d'ici. Je l'attends aujourd'hui avec sa nièce...

PAUL.

Ah ! il a une nièce ?

MATHILDE.

Une jeune personne de seize ans... jolie comme un ange... Elle se nomme Clémentine...

PAUL.

Je suis impatient de faire leur connaissance.

MATHILDE.

Évitez surtout que M. de Riancourt ne sache qui vous êtes, sa gaîté, ses propos ne tariraient pas.

PAUL.

J'ai l'honneur d'être tout ce qu'il vous plaira...

Air : *Ah ! si Madame me voyait !*

Par tous les moyens, en ce jour,
Je veux essayer de vous plaire ;
J'irai, pour mieux vous satisfaire,
Jusques à vous faire la cour. (*bis.*)

Je vais vous trouver adorable,
Je vais tomber à vos genoux;
Qui donc, après un trait semblable,
Croira que je suis votre époux? (*bis.*)

MATHILDE.

Convenons de nos faits... Vous serez mon parent... vous quittez votre garnison... vous allez... Où allez-vous?....

PAUL.

A Amiens.

MATHILDE.

Vous allez à Amiens... Pourquoi?

PAUL.

Pour affaire.

MATHILDE.

Et vous me rendez visite en passant... Ah! çà, monsieur, vous ferez l'aimable auprès de la jeune personne.

PAUL.

Madame, puisque cela vous fait plaisir...

Air *nouveau de M. Miller.*

Volontiers, j'excuse
Une telle ruse. (*bis.*)

MATHILDE.

Jouez, pour un jour seulement,
Un rôle aussi contrariant.
Elle est charmante!
Air gracieux
En elle enchante.

PAUL.

Mais sous vos yeux,
Je sens d'avance,
Que pour me soumettre à vos vœux,
Il faut me faire violence.

MATHILDE.

D'être aimable et galant,
Vous saurez vous faire une étude;
Ce rôle est fort embarrassant;
Mais, pour une fois en passant,
Vous n'en prendrez pas l'habitude. (*bis.*)

Ensemble.

Mon époux excuse
Une telle ruse;
Jouez, pour un jour seulement,
Un rôle aussi contrariant.

PAUL.

Volontiers, j'excuse
Une telle ruse;
Un jour, mais c'est trop peu, vraiment,
Car ce rôle est fort amusant!

MATHILDE.

Mes instructions ne se bornent pas là... Vous saurez que M. de Riancourt...

PAUL.

Il parait que vous tenez beaucoup à l'opinion de M. de Riancourt.

MATHILDE.

Infiniment... c'est le bulletin ambulant de la province... il promène partout sa rotondité, sa nièce et les nouvelles qu'il recueille de part et d'autre... La campagne est son élément... son idole, la nature... et ses délassemens, la botanique... Vous ne serez pas surpris s'il a pour moi des attentions particulières.

PAUL.

Comment? mais il n'y a rien que de très-naturel dans tout ceci.

MATHILDE.

J'ai l'air de l'écouter afin d'être mieux dans l'esprit de mon rôle.

(*Un domestique entre.*)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Riancourt et sa nièce arrivent au château.

MATHILDE.

C'est bien. (*Le domestique sort.*) Et vous, Paul...

Air *du vaud. de Fanchon.*

Songez à mon veuvage.

PAUL.

Vous me faites outrage;
Et pourquoi donc le répéter?
Par complaisance extrême,
Pour qu'on ne puisse pas douter
De mon trépas, moi-même } (*bis.*)
Je vais le raconter. }

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, RIANCOURT, CLÉMENTINE.

RIANCOURT, *riant.*

Oh! oh! oh! oh! la plaisante chose!

PAUL, *à part.*

La singulière caricature!

RIANCOURT, *riant.*

J'ai peine à ne pas étouffer de rire.

CLÉMENTINE.

Bonjour, ma bonne amie.

RIANCOURT.

Bonjour, belle dame...

PAUL, *à part.*

La charmante personne !

RIANCOURT, *à Paul.*

Monsieur, je suis votre serviteur. (*bas, à Mathilde.*) Quel est cet étranger ?

MATHILDE.

Cet étranger ? c'est mon frère.

RIANCOURT.

Votre frère? c'est la première fois que vous m'en parlez... Au surplus, monsieur, je suis ravi de faire votre connaissance...

CLÉMENTINE, *à part.*

Mais il est fort bien, ce jeune homme...

RIANCOURT.

C'est un fort beau cavalier... l'on ne saurait s'y méprendre.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Il vous ressemble, en effet.

MATHILDE.

Vous trouvez ?

RIANCOURT.

Je vous le jure ;
Madame, soyez-en sûre,
C'est votre vivant portrait.
Votre physionomie,
Quoique pourtant plus jolie,
A beaucoup d'analogie...

PAUL.

Quel coup-d'œil !

RIANCOURT.

Sans contredit :
Oui, plus on le considère,
L'on voit qu'il est votre frère,
Mais frère du même lit. (*ter.*)

MATHILDE.

M'apprendrez-vous quel motif vous faisait pousser de tels éclats de rire...

RIANCOURT, *riant.*

Oh! oh! oh! imaginez... ah! ah! ah! un accident... Ah mon dieu!... (*se tenant les côtés.*)

MATHILDE.

Un accident?...

CLÉMENTINE.

Je vois qu'il faut que je vous fasse moi-même le récit de cette aventure... mon oncle n'en viendrait pas à bout... En entrant au château, notre cocher a mal tourné... une des roues de uotre voiture s'est brisée... le maladroit a pris fort adroitement sa revanche en se rattrappant, pour ne pas tomber de son siège, aux branches d'un des peupliers qui bordent la grande allée...

RIANCOURT.

Je vois encore sa grotesque attitude.

CLÉMENTINE.

Voilà le motif de la gaîté de mon oncle.

MATHILDE.

Je ne vois rien en cela de bien plaisant.

PAUL, *à part.*

Une porte large comme la barrière de l'Etoile!

MATHILDE.

Cela pouvait néanmoins avoir des suites fâcheuses.

RIANCOURT.

Au reste, cet accident a son bon côté... puisqu'il nous retient toute la journeé près de vous.

MATHILDE.

Mais Clémentine, vous me paraissez plus triste que de coutume... Cette secousse vous a peut-être incommodée.

CLÉMENTINE.

Oh! non... (*Elle soupire.*)

RIANCOURT.

Voulez-vous le savoir? Ma nièce s'ennuie d'être demoiselle, et je prétends que cela lui plaise...

PAUL, *à part.*

Pauvre petite!

RIANCOURT.

Ce qui vient encore accroire les doléances de mademoiselle... c'est que j'ai reçu une proposition de mariage... un parti fort avantageux... de la fortune, de l'esprit, de la tournure, une naissance.

MATHILDE.

Et vous avez accepté?

RIANCOURT.

Je n'ai pas positivement refusé... j'ai prié seulement le jeune homme d'attendre que ma nièce, qui n'a que seize ans, en eût vingt...

CLÉMENTINE.

Quatre ans encore...

PAUL, *à part.*

Le temps lui paraît long...

RIANCOURT.

Mais comme mademoiselle a de la retenue, de la soumission et des principes, elle prendra, j'espère, son mal en patience, d'autant que c'est ma manière de voir. Je vous demande un peu le beau ménage, deux enfans... l'un de vingt-cinq ans, l'autre de seize. Il faut de la maturité, ou sinon.

Air *de la Poupée.* (de la Petite sœur.)

L'on s'adore le premier jour,
Et le lendemain on s'évite; *(bis.)*
Le surlendemain, sans retour,
En se querellant on se quitte,
On se quitte.
Adieu d'hymen tendres sermens,
Apprenez que trop de jeunesse,
Bientôt dans le cœur des amans,
Fait périr l'amour de vieillesse, *(bis.)*
De vieillesse.

MATHILDE.

Puisque nous aurons le plaisir de vous posséder aujourd'hui... il est essentiel que je donne quelques ordres.

RIANCOURT.

Ah! de grâce, point de cérémonies... à la campagne, libre comme l'air.

CLÉMENTINE.

Je vais avec vous, ma bonne amie...

MATHILDE.

Oui... oui, venez... vous me conterez vos chagrins... M. de Riancourt, je vous laisse avec mon frère... Si vous voulez nous rejoindre, dans le petit pavillon... au bout de cette avenue...

RIANCOURT.

Ah! oui... ce petit kiosk où j'eus l'honneur de faire votre partie...

PAUL, *à part.*

Sa partie... mais j'oubliais que ce ne sont plus mes affaires... Encore une fois, ne nous mêlons que de ce qui nous regarde.

RIANCOURT.

Au revoir, mesdames. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

PAUL, RIANCOURT.

PAUL, *à part.*

Que vais-je dire à cet original?

RIANCOURT, *à part.*

Ce jeune homme a l'air timide... il faut l'encourager... Parlons-lui le premier. (*Haut.*) Vous avez une sœur charmante, monsieur...

PAUL.

C'est trop d'indulgence.

RIANCOURT.

Comment, de l'indulgence? il y a beaucoup plus que cela... Vous voyez en moi le plus ardent de ses admirateurs...

PAUL, *à part.*

Cet homme a du tact... il place bien ses confidences...

RIANCOURT.

Comment ne pas être charmé de tant d'attraits... tant d'esprit... de [illegible]? Avez-vous beaucoup connu son mari?

PAUL.

C'est le mari de ma sœur, que vous voulez dire...

RIANCOURT.

Oui.

PAUL.

Mon beau-frère...

RIANCOURT.

Sans doute...

PAUL.

Mais oui... assez...

RIANCOURT.

C'était, dit-on, un fort mauvais sujet...

PAUL.

Hein?

RIANCOURT.

Air *de Calpigi.*

Aux soins qu'un ménage réclame,
A l'amour qu'on doit à sa femme,
Bien loin de payer le tribut,
Les plaisirs, tel était son but.
Inconstant, dérangé...

PAUL.

De grâce...

RIANCOURT.

Querelleur, joueur.

PAUL.

Je me lasse.
Pouvez-vous ainsi, sans remords,
Remuer la cendre des morts?

RIANCOURT.

C'est vrai... c'est vrai... jeune homme... mais pour en revenir à votre sœur... je lui destine, si toutefois elle y consent... un époux qui, j'en suis certain, lui fera oublier les torts de son premier mari... celui-là... est sage, prudent, d'un âge raisonnable...

PAUL.

Du vôtre, peut-être?

RIANCOURT.

Il a quelque fortune...

PAUL.

Comme vous...

RIANCOURT.

Ce n'est pas un de ces hommes aimables...

RIANCOURT.

Ah! c'est vous... vous venez de vous trahir...

RIANCOURT, *d'un air triomphant.*

Eh bien! jeune homme, vous l'avez dit... Oui, mon intention est d'épouser cette aimable veuve... J'ai cru m'apercevoir qu'elle accueillait mon hommage.

PAUL, *à part.*

J'étais prévenu. (*Haut.*) Ah! monsieur, je me félicite d'avoir une sœur... assez intéressante pour vous inspirer de pareils sentimens...

RIANCOURT.

Ce qui vient encore ajouter au bonheur que j'éprouve en songeant à cette alliance, c'est que nos goûts semblent s'accorder merveilleusement... Quelle simplicité... comme elle fuit le monde et ses plaisirs... Ainsi que moi... comme elle aime la province, et comme elle déteste Paris!

PAUL.

Votre intention ne serait donc pas de l'y conduire... dans le cas...

RIANCOURT.

A Paris... dans ce gouffre où s'engloutissent les fortunes... l'honneur des familles et celui des époux...

PAUL.

Un peu moins de sévérité pour la première ville du monde.

Air : *Amis , voici la riante semaine.*

Pour contempler tout ce qui peut séduire,
Pour que les yeux soient vraiment éblouis,
Allez, Monsieur, je ne crains pas de dire,
Qu'il vous faut habiter Paris.
C'est le séjour des arts, de la science;
De nos talens admirant les progrès,
Un sot toujours y perd son ignorance.

RIANCOURT.

Pourtant, Monsieur, moi je n'irai jamais.

PAUL, *à part.*

C'est vraiment dommage. (*Haut*) Il ne vous reste donc aucun doute sur les sentimens que vous avez inspirés...

RIANCOURT.

Aucun... Un instant, néanmoins, j'ai conçu quelque crainte.

PAUL.

Pourquoi ?

RIANCOURT.

Un étourdi de neveu, officier de chasseurs qui était venu passer un semestre à Riancourt, rendit avec moi plusieurs visites à Mme de Neuville; je crus remarquer bientôt qu'il allait sur mes brisées et que sa figure plaisait plus que la mienne.

PAUL, *à part.*

Ah! par exemple, on ne m'avait rien dit de celui-là. On a eu des motifs apparemment. (*haut.*) Et qu'en est-il résulté?

RIANCOURT.

Que j'y ai mis bon ordre... je vous l'ai renvoyé à sa garnison... sans tambour ni trompette.

PAUL.

Vous avez très-bien fait, monsieur; il ne faut jamais exposer les jeunes gens.

RIANCOURT.

C'est que, d'ailleurs, mes intérêts s'y trouvaient furieusement compromis, dans l'intention où j'étais d'obtenir la main de Mme de Neuville ; car il faut en finir... C'est assez avoir attendu. J'ai quarante-cinq ans bien sonnés, et si c'est un défaut que de se marier trop jeune, je tomberais dans l'abus contraire en différant encore... Une seule chose pourtant m'embarrasse...

Air : *Mon père était pot.*

J'ai balancé jusqu'à ce jour
A lui peindre ma flamme.

PAUL.

Un tel oubli peut, en amour,
Mériter quelque blâme ;
Mais, à votre gré,
Je lui parlerai,
Vous pouvez tout attendre ;
Car, avec succès,
Mieux que vous je sais
Comment il faut la prendre.

RIANCOURT.

Ah! mon jeune ami, que de reconnaissance! mais à charge de revanche... disposez de moi... je suis tout à vous... Auriez-vous déjà l'intention de prendre un parti... de vous marier..

PAUL.

Pourquoi pas? la vie de garçon commence à me fatiguer...

RIANCOURT.

Sérieusement?

PAUL.

Sans plaisanterie.

RIANCOURT.

Vous n'êtes pas pressé?

PAUL.

Pas précisément.

RIANCOURT.

Quarante mille livres de rente, cela vous convient-il?

PAUL.

Mais oui...

RIANCOURT.

Quel est votre âge?

PAUL.

Vingt-six ans.

RIANCOURT.

Vingt-six et quatre, trente... seize et quatre, vingt, bien...

Air : *Mon plan n'est pas encor bien arrêté.*

(*A part.*) Je lui cherchais un époux accompli,
D'un cœur parfait, d'un charmant caractère ;
Or, ce jeune homme est un fort bon mari.
Un tel neveu fait mon affaire.
(*Haut.*) Embrassez-moi...

PAUL.

Pourquoi donc?

RIANCOURT.

Il le faut.
De les unir, d'avance mon cœur grille.

PAUL, *à part.*

Décidément, cet homme n'est qu'un sot !

RIANCOURT.

Oui, vous serez de ma famille.

Ensemble.

PAUL

Je ne comprends pas un mot à ceci :
Un tel neveu, dit-il, fait son affaire ;
Pour qui veut-il un époux accompli ?
Que signifie un tel mystère?

RIANCOURT.

Je lui cherchais un époux accompli,
D'un cœur, etc.

Riancourt sort.

SCÈNE VI.

PAUL, *seul.*

Que veut-il dire avec ses embrassemens et ses calculs?... Le pauvre homme! il est encore plus fou que moi... Me voilà revenu garçon... Mais il me semble que ma femme me fait jouer ici un singulier personnage ..

projets... je veux même qu'elle en profite... Elle a besoin d'une petite leçon ; trop de goût pour le mariage est un défaut dont je prétends la guérir...

Air *du vaud. de l'Etourdi à la diète.*

Vous, dont la morale est rigide,
Dont la triste sévérité,
De censurer toujours avide,
Nous fait haïr la vérité,
Venez, venez à mon école ;
Je suis moins exigeant que vous,
Et vous verrez qu'une tête un peu folle
Peut, par fois, (*bis*) corriger des fous.

SCÈNE VII.

PAUL, CLÉMENTINE, *accourant.*

CLÉMENTINE.

Mon oncle ! mon oncle ! le beau papillon !

PAUL, *allant au-devant d'elle.*

Mademoiselle ?

CLÉMENTINE.

Ah ! mon dieu !... je croyais mon oncle en ces lieux... Je me retire.

PAUL.

Vous ferais-je fuir, mademoiselle ? (*à part.*) Allons... les représailles.

CLÉMENTINE.

Oh, non, monsieur ; mais vous ne vous occupez pas d'histoire naturelle, et ce papillon...

PAUL.

Je vous demande pardon ; je suis un admirateur passionné de la nature, surtout quand elle offre à mes regards des objets aussi séduisans que ceux que je vois en ce moment.

CLÉMENTINE, *à part.*

Comme il me regarde en disant cela ! (*haut.*) Eh bien ! admirez donc cet insecte... qu'il est beau... c'est le corésalucis.

Ordinairement j'ai bien de la peine à attraper ceux dont il orne son cabinet de travail... il me faut courir des heures entières.

Air *de l'Angelus.* (Romagnési.)

Mais ce papillon, sans effroi,
Semblait m'inviter à le prendre;
Même il vint se fixer sur moi.

PAUL.

Ceci ne doit pas vous surprendre, (*bis.*)
Je conçois fort bien son erreur :
Voulez-vous en savoir la cause?
Il cherchait la plus belle fleur,
Et vint se poser sur la rose.

(*A part.*) Cela n'est pas neuf... mais le sentiment en province... c'est de première nécessité.

CLÉMENTINE, *à part.*

Qu'il est aimable! (*haut.*) Vous me voyez toute confuse... je ne mérite pas de tels complimens... vous me faites rougir.

PAUL, *à part.*

Quelle candeur! Elle rougit en effet... (*haut.*) Aimable Clémentine, pouvez-vous être embarrassée à ce point? Hélas! trop souvent peut-être vous avez entendu de semblables aveux...

CLÉMENTINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

PAUL.

Comment se pourrait-il qu'un être aussi accompli que vous n'eût pas entendu bourdonner autour de lui un essaim d'adorateurs... que tant d'attraits! de charmes! (*à part.*) Ah! je n'achèverai jamais ma périphrase.

CLÉMENTINE.

Je vous le répète, tout ce que vous me dites est inintelligible.

PAUL, *à part.*

C'était bien la peine de me donner tant de mal... Cela ne m'étonne pas, pourtant, je ne me comprends pas moi-même... (*haut.*) Voici le fait en trois mots... Je vous ai vue ce matin... en ce moment je vous adore, et ce soir j'en perdrai la tête.

CLÉMENTINE, *naïvement.*

En vérité?

PAUL, *à part.*

Ah! c'est trop fort... quelle innocence! (*haut.*) Vous ne m'en voulez pas?

CLÉMENTINE.

Pas du tout... Il y a un instant je ne pouvais vous comprendre; vous parlez maintenant avec plus de clarté, et ce que vous me dites n'est pas de nature à m'irriter contre vous. Bien au contraire...

PAUL.

Comment vous consentiriez à me donner quelque espoir?

CLÉMENTINE.

Mais... oui.

PAUL.

Je croyais votre cœur engagé... Ce jeune homme qui demandait votre main..

CLÉMENTINE.

Je ne l'ai jamais vu...

PAUL.

Et vous sembliez si triste ce matin, du refus de votre oncle.

CLÉMENTINE.

C'est un mari que je pleurais, et non pas celui qui devait l'être.

PAUL.

Air : *Mais dites-moi, ma chère.* (De l'Artiste.)

Ah! dites-moi, de grâce,
Il vous est donc égal
De m'aimer à sa place?

CLÉMENTINE.

Je n'y vois aucun mal;
Ne préférant personne,
Peu m'importe, je croi,
Quel époux l'on me donne.)
PAUL, *à part.*) *bis.*
C'est bien flatteur pour moi.)

PAUL, *continuant.*

Mais ne craignez-vous pas?

CLÉMENTINE.

Je ne crains qu'une chose, c'est l'obstination de mon oncle...

PAUL.

Nous le fléchirons, je connais un moyen.

CLÉMENTINE.

Lequel, dites vîte, vîte.

PAUL.

Celui d'obtenir l'intervention d'une personne qui l'intéresse beaucoup.

CLÉMENTINE.

De qui donc ?

PAUL.

De madame de Neuville.

CLÉMENTINE.

De Mathilde... ah ! certainement elle ne s'y refusera pas ; elle m'aime tant... elle vous aime aussi beoucoup...

PAUL.

Vous croyez...

CLÉMENTINE.

Tout à l'heure, elle me faisait l'éloge de vos qualités.

PAUL S *à part.*

Ma femme dissimule à ravir.

CLÉMENTINE.

Je vais de ce pas lui en parler.

PAUL.

Dites lui bien que je lui aurai une grande obligation, si elle veut se charger de mon établissement... dites que je vous adore. (*Fausse sortie.*)

CLÉMENTINE.

Faudra-t-il dire que je vous aime aussi.

PAUL.

Oui, cela ne peut pas faire de mal.

CLÉMENTINE.

Air : *Il faut quitter ce village.* (de Léonide.

Mais je la vois qui s'avance,
J'essaierai de l'attendrir ;
Et je forme l'espérance
Du plus heureux avenir.
Mathilde est bonne et sensible,
Et dans ce jour, je crois bien,
Qu'elle ferait l'impossible,
Pour former ce doux lien.

Ensemble.

CLÉMENTINE.

Oui, je la vois qui s'avance,
J'essaierai, etc.

PAUL.

Mais je la vois qui s'avance,
Essayez de l'attendrir ;
Tous deux gardons l'espérance
Du plus heureux avenir.

Il sort.

SCÈNE VIII.

CLÉMENTINE, MATHIDE.

CLÉMENTINE.

Ah ! ma bonne amie, vous venez fort à propos... votre frère me quitte.

MATHILDE.

Paul...

CLÉMENVINE.

Oh ! qu'il est aimable ; si vous saviez combien il m'aime!

MATHILDE.

Il vous l'a dit peut-être...

CLÉMENTINE.

S'il me l'a dit, il me l'a juré.

MATHILDE, *à part.*

Je vois qu'il profite de mes instructions. (*haut.*) Qu'espérez-vous de cet amour ?

CLÉMENTINE.

Comment ce que j'en espère, mais qu'il m'épousera, et nous avons compté sur vous pour parler à mon oncle.

Air : *Dans un castel, dame de haut lignage.*

Pour que ma joie, en ce jour, soit parfaite,
Dans l'amitié j'ai placé mon espoir ;
Si vous vouliez me servir d'interprète,
Sur son esprit vous avez tout pouvoir.
Dites-lui bien que votre frère m'aime,
Dites-lui bien qu'il sut me plaire aussi ;
Dites enfin que vous tenez vous-même
A me donner un aussi bon mari. (*bis.*)

MATHILDE, *à part.*

Pauvre petite, il serait cruel d'entretenir son erreur. (*Haut.*) C'est avec plaisir que je me chargerais d'un tel soin... si des obstacles.

CLÉMENTINE.

Des obstacles.... encore des obstacles ; il est donc bien difficile de se marier.

MATHILDE.

Avec monsieur Paul surtout; il est entre nous des arrangemens de famille, des motifs très-particuliers qui défendent de pareils liens.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, RIANCOURT.

RIANCOURT.

Ah! je vous trouve enfin, belle dame, j'ai visité enclos, parc, potager, verger, jardin anglais...

MATHILDE.

Et quelle affaire si pressante...

RIANCOURT.

Vous allez le savoir.... Clémentine, allez faire un tour dans le jardin.

CLÉMENTINE.

Mais, mon oncle....

RIANCOURT.

Allez faire un tour au jardin, vous dis-je.

CLÉMENTINE.

Qu'irais-je y faire ?

RIANCOURT.

Allez vous promener (*bas à Mathilde.*) Nous avons besoin de causer. (*A Clémentine.*) Eh bien!

CLÉMENTINE.

J'y vais. .

RIANCOURT.

C'est fort heureux, ces enfans sont d'une curiosité!

(*Clémentine sort.*)

SCÈNE X.

RIANCOURT, MATHILDE.

MATHILDE.

Nous sommes seuls, monsieur.

RIANCOURT.

Voici une lettre.

MATHILDE.

A qui l'adressez-vous ?

RIANCOURT.

A monsieur de Valmont. Vous savez qu'il m'avait demandé la main de Clémentine pour son fils, mais j'ai trouvé un parti bien plus convenable.... je vous le donne à deviner.

MATHILDE.

De grâce, expliquez-vous ?

RIANCOURT.

Figurez-vous l'homme le plus aimable, le plus séduisant.... alliant au dehors les plus agréables, toutes les qualités les plus solides du cœur et de l'esprit.

MATHILDE.

En un mot ?

RIANCOURT.

Votre frère, monsieur Paul.

MATHILDE, *à part.*

Et lui aussi ? tout le monde ici perd la tête. (*Haut.*) Comment, monsieur, il serait vrai, vous refuseriez monsieur de Valmont !

RIANCOURT.

Assurément, aimable veuve, c'est une preuve d'amour que je prétends vous donner.

MATHILDE.

Je vous engage pourtant à n'en rien faire.

RIANCOURT.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

MATHILDE.

J'ai de bonnes raisons pour vous donner ce conseil.

RIANCOURT.

Ah ! mon Dieu, vous m'effrayez, aurait-il quelques défauts ?

MATHILDE.

Je ne lui en connais pas.

RIANCOURT.

Eh bien ! alors.

MATHILDE.

Il ne peut se marier.

RIANCOURT.

Qui donc s'y oppose ?

MATHILDE.

Une raison majeure.

RIANCOURT.

Laquelle?

MATHILDE.

Vous me promettez le secret?

RIANCOURT.

A toute épreuve...

MATHILDE.

Monsieur Paul...

RIANCOURT.

Achevez...

MATHILDE.

Est marié...

RIANCOURT.

Bah?

MATHILDE.

Rien n'est plus vrai...

RIANCOURT.

Eh bien! madame, je suis furieux... je suis sa dupe... mais dupe comme on ne l'est pas...

Air : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs.* (De Julien.)

Il se jouait d'un homme tel que moi,
Il abusait de tant de confiance!
L'on ne vit jamais, sur ma foi,
Mentir avec autant d'aisance.
Pour châtier sa fausseté,
A votre place, plus sévère,
Par respect pour la vérité, } *bis.*
Je le renierais pour mon frère. }

MATHILDE.

Reposez-vous sur moi du soin de lui faire sentir le blâme qu'il mérite.

RIANCOURT.

Me faire écrire une lettre de quatre pages.

MATHILDE.

C'est cruel...

RIANCOURT.

Me faire accourir comme un fou pour vous annoncer ce que je croyais une aussi bonne nouvelle...

MATHILDE.

C'est désobligeant...

RIANCOURT.

Oh! je puis jurer qu'on ne m'a jamais joué de cette force-là.

MATHILDE.

Calmez-vous, monsieur, calmez-vous...

RIANCOURT, *brusquement.*

Oui, vous avez raison... Parlons de... de vous... de moi... de mon amour... (*se radoucissant.*) Que ne puis-je dire du vôtre.

MATHILDE, *à part.*

C'est bien pis... grand Dieu!

RIANCOURT.

Vous ne m'avez point encore donné d'espérance, adorable Mathilde... se rire de ma crédulité; mais je sens qu'une plus longue incertitude... que d'astuce!..

MATHILDE.

N'y pensez donc plus...

RIANCOURT.

Oui... vous avez raison, prenez mon mal en pitié, si vous ne voulez me voir expirer d'amour à vos genoux.

(*Il tombe à ses pieds.*)

MATHILDE.

Relevez-vous, monsieur...

(*Paul paraît.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, PAUL.

PAUL, *relevant le baron de Riancourt.*

Bravo! bravo! je vous fais mon compliment... il paraît que vous vous enhardissez...

RIANCOURT.

Qu'est-ce à dire?

PAUL.

Je dis que vous avez pris du courage.

RIANCOURT.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur...

PAUL.

Et de quoi s'agit-il donc ?

RIANCOURT.

De vous, monsieur.

PAUL.

Ah ! c'est pour moi que vous tombiez aux genoux de madame...

RIANCOURT.

Vous me narguez, monsieur ; n'oubliez pas que de tous tems les Picards furent de mauvaises têtes.

Air : *Quand on regarde la colonne.*

Apprenez que de ma jeunesse
Je puis me souvenir encor,
Et que l'imprudent qui me blesse...

PAUL.

Monsieur, ne criez pas si fort. (*bis.*)
Calmez ce feu, cette tempête,
Dont à votre âge on est guéri ;
Et veuillez croire qu'aujourd'hui,
Vous avez une bonne tête.

RIANCOURT.

Je sors... car je sens que j'étouffe de colère.

(*Il fait quelques pas.*)

PAUL.

Monsieur de Riancourt!.. un mot... Vous êtes-vous occupé de mon mariage ?

RIANCOURT.

Ça ne se passera ainsi... (*Il sort en gesticulant.*)

SCÈNE XII.

PAUL, MATHILDE.

PAUL.

La belle fureur ! pourrais-je en savoir le motif ?

MATHILDE.

Osez-vous le demander ? vous souffriez qu'il refusât pour vous le mari qu'il destinait à sa nièce... Il faut avouer que c'est du dernier oubli des convenances.

PAUL.

Vous me ferez l'amitié de me dire comment vous qualifiez la position dans laquelle je viens de vous trouver avec monsieur de Riancourt ?

MATHILDE.

Eh ! ne savez-vous pas que c'est une comédie ?

PAUL.

Eh bien ! je joue mon rôle ; ne suis-je pas ici pour cela ?

MATHILDE.

Vous jouer de la naïveté d'un enfant...

PAUL.

Voudriez-vous bien me dire encore comment monsieur de Riancourt, si bien disposé ce matin en ma faveur. sait maintenant que j'ai voulu me rire de sa crédulité ?

MATHILDE.

Il a bien fallu le désabuser... il allait faire partir une lettre pour M. de Valmont, et tout était manqué, si je ne lui eusse appris que vous étiez marié...

PAUL.

Avec vous ?

MATHILDE.

Non.

PAUL.

Ah ! vous craignez encore le ridicule ?

MATHILDE.

Oui, monsieur, et à vous parler sans détour, tout ceci me contrarie, me lasse... et le seul moyen que vous ayez à employer pour me rendre la tranquillité, est de repartir à l'instant.

PAUL.

Je suis vraiment désespéré de ne pouvoir me rendre à cette gracieuse invitation... mais, puisque vous ne voulez me faire aucune concession, il serait trop amiable à moi d'aller au-devant de vos désirs. Dites à M. de Riancourt que vous êtes ma femme, et je me remets en route.

MATHILDE.

Vous profitez de mon embarras pour exercer votre raillerie .. C'est peu généreux, et cela ne me surprend pas de votre part... mais n'espérez pas m'amener à une dé-

marche qui me mettrait dans une position plus fausse encore.

PAUL.

Convenez que c'est une chose parfois bien embarrassante qu'un mari ?..

MATHILDE.

En effet.

PAUL.

Air : *Je chante le plus haut possible.* (De l'Artiste.)

Si l'on achète des châteaux,
Le lendemain on peut les vendre;
On fait emplette de chevaux,
Mais à perte l'on peut les rendre.
L'on choisit de rares bijoux,
On les cède, ils cessent de plaire :
Il est fâcheux que d'un époux
On ne puisse pas se défaire. (*bis.*)

Cela ne laisse pas d'être engageant pour ceux qui auraient envie de se marier.

MATHILDE, *à part.*

Paraître plus long-temps piquée du ton qu'il prend avec moi lui donnerait de l'amour-propre. (*Haut.*) Restez, monsieur, vous en êtes le maître.

PAUL.

Oui, et je veux vous amener à une capitulation honorable.

MATHILDE.

Je réponds du contraire, et j'accepte le défi.

Air : *La lance en arrêt, casque baissé.*

Oui, ce combat est décidé,
Je sens qu'il y va de ma gloire;
Mon cœur, loin d'être intimidé,
Compte déjà sur la victoire.
Voyez quel éclatant succès !
Je saurai, dans votre défaite,
Vous décider à la retraite,
Quoique militaire et Français. (*bis.*)

PAUL.

Je n'en crois rien.

MATHILDE.

Vous le verrez bientôt... Je vous laisse rêver à votre plan d'attaque... de si vastes desseins ne veulent pas être troublés.

PAUL.

De votre côté, madame, disposez vos moyens de défense... Je ne serai pas surpris d'être repoussé avec perte, vous m'avez prouvé qu'une femme avait dans l'esprit, une finesse, un tact inventif que l'on refuse à notre sexe... Vous offrirai-je lamain.

MATHILDE.

Air : *Walse du Barbier de Séville.*

C'est trop de peine,
Et tant de gêne
Entre nous n'est plus de rigueur.

Ensemble.

Moi, je vous laisse,
La politesse
Ne peut rien changer à mon cœur.

PAUL.

Elle me laisse,
La politesse
Ne peut rien changer à mon cœur.

Elle sort.

SCÈNE XIII.

(*Au moment où Mathilde se retire Clémentine entre du côté opposé et sur la pointe des pieds.*)

CLÉMENTINE, PAUL.

PAUL, *à part.*

Voici Clémentine, commençons.

PAUL.

Eh bien! monsieur, Paul... vous avez vu votre sœur.

PAUL.

Hélas!

CLÉMENTINE.

Vous paraissez bien triste?

PAUL.

Il est vrai.

CLÉMENTINE.

Je le suis aussi, et plus que vous, peut-être...

PAUL.

C'est impossible.

CLÉMENTINE.

Votre sœur.

PAUL.

Se refuse à nous donner son consentement.

CLÉMENTINE.

Je le savais... Cela ne doit pourtant rien lui faire...

PAUL, *à part.*

Il paraît qu'elle n'a pas vu son oncle depuis qu'il connaît mon titre d'époux... Tant mieux...

CLEMENTINE.

Vous vous parlez tout bas, M. Paul.

PAUL, *prenant un air agité.*

Oui, c'en est fait... je n'y puis plus résister...

CLÉMENTINE.

Ah! mon dieu... qu'avez-vous?...

PAUL, *de même.*

Je briserai les entraves que l'on veut m'opposer.

CLÉMENTINE, *le suivant.*

M. Paul...

PAUL, *marchant à grands pas.*

C'est un abus cruel? Une sœur à son frère. Clémentine.
(*Il s'arrête.*)

CLÉMENTINE.

Monsieur...

PAUL.

M'aimez-vous?

CLÉMENTINE.

Je ne sais pas.

PAUL.

Savez-vous si vous voulez être mariée?

CLÉMENTINE, *vivement.*

Oh! pour cela... oui.

PAUL, *avec précipitation.*

Eh bien! il faut s'armer de courage... Plus d'obstacles... il faut les braver!... Aidez-moi, je vous conjure, à me soustraire au joug despotique d'une sœur, qui, fermant son âme à tous les sentimens de la nature, se laisse aveugler

par un intérêt mal entendu... Je connais ses motifs... je les connais mieux que tout autre, rien ne saurait l'en faire départir... Eh, bien ! que m'importe la fortune... je la lui abandonne tout entière, mais au moins qu'elle me laisse librement disposer de mon cœur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur, il est sept heures, et votre chaise est à la porte du château.

PAUL, *à Dubois.*

C'est bon... (*à part.*) Dieu! quelle idée !

CLÉMENTINE.

Vous voulez donc partir ?

PAUL.

Oui, chère Clémentine; oui, je veux partir, mais avec vous.

CLÉMENTINE

Avec moi!

DUBOIS, *à Paul.*

Et madame, monsieur...

PAUL, *bas à Dubois.*

Madame est veuve, bourreau !

DUBOIS.

C'est vrai... je le vois ; c'est une plaisanterie.

PAUL, *à Clémentine.*

Oui... il faut partir, je vous le répète.

CLÉMENTINE.

Que me proposez-vous? quitter ainsi mon onele !

PAUL.

Sans doute, c'est lui, qui de concert avec Mathilde, s'oppose à notre nnion...

CLÉMENTINE.

Quelle tyrannie !

PAUL.

Oui, c'est un tyran, et des plus cruels... mais nous le punirons...

CLÉMENTINE.

Que faut-il faire?

PAUL.

Me suivre... mes chevaux sont prêts... Je vous mène à Paris... je vous épouse... Et puis nous reviendrons chercher le consentement de votre oncle.

CLÉMENTINE.

Quelle sera sa colère !

PAUL.

Sa colère, eh ! qu'importe... quand vous serez mariée... Dubois ! du papier, de l'encre.

DUBOIS.

En voici sur cette table.

PAUL, à *Clémentine.*

Par bienséance, consentez à l'instruire du parti que vous prenez... Écrivez...

CLÉMENTINE, *assise.*

Comment ?

PAUL.

Veuillez prendre la peine de vous asseoir. (*Elle s'assied.*) Ecrivez... « Mon cher oncle...

CLÉMENTINE.

Allons, c'en est fait. » Mon cher oncle...

PAUL, *continuant.*

» Pour me soustraire à votre inconcevable sévérité, » j'enlève...

CLÉMENTINE.

Que dites-vous ?

PAUL.

Ecrivez de grâce. » J'enlève M. Paul.

CLÉMENTINE, *écrivant.*

» M. Paul.

PAUL.

» Quant à lui...

CLÉMENTINE.

» Qui lui?...

PAUL.

M. Paul... Moi... » Quant à lui, il prie madame de Neu-
« ville, sa sœur, (soulignez sa sœur,) de prendre sa part
» dans tous les reproches que je vous adresse. C'est votre
» obstination qui nous a portés l'un et l'autre à une réso-
» lution aussi extrême.

CLÉMENTINE.

» Aussi extrême... N'est-ce pas trop fort?...

PAUL.

Trop fort? Est-il rien de trop fort à leur dire... Signez... Clémentine... (*Paul pliant la letre.*) Dubois, comme il faut que mademoiselle ait près d'elle quelqu'un pour la servir en voyage... Germaine, la fille du concierge, va monter en voiture avec elle. (*Bas.*) Tu diras au postillon de faire de faire deux fois le tour du parc, et de revenir au château.

DUBOIS, *bas.*

Ce n'est donc qu'un jeu.

PAUL.

Sans doute.

DUBOIS, *haut.*

Et vous, monsieur... vous...

PAUL.

Obligé de rester quelques minutes, je prendrai un cheval pour vous rejoindre. (*Bas à Dubois.*) Tu mettras Germaine dans la confidence, en lui apprenant qui je suis.

CLÉMENTINE.

Je tremble que mon oncle ne vienne.

DUBOIS.

Rassurez-vous, il est au bout du jardin anglais avec Mme de Neuville.

CLÉMENTINE.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que je ne fais pas une mauvaise action.

PAUL.

Ne perdez pas un instant... Aimable Clémentine, confiez à Dubois...

CLÉMENTINE.

(*En sortant.*) Adieu, mon oncle... adieu, Mathilde...

SCÈNE XV.

PAUL, *seul.*

Voici les hostilités qui commencent... et bientôt j'espère que madame de Neuville viendra mettre bas les armes. Quant à moi, il faut songer à me cacher dans quelque coin du château, et à me rendre invisible à tous les regards. (*Il se met à la fenêtre.*) Le postillon est déjà sur son cheval... Clémentine et Germaine sont dans la chaise... les voilà parties... Je vais choisir pour lieu de ma retraite un endroit où je puisse facilement entendre le retour de la voiture... afin de rentrer en même tems que Clémentine.

SCÈNE XVI.

PAUL, DUBOIS.

PAUL, *à Dubois.*

Prends cette lettre... donne-la à M. de Riancourt dès qu'il se présentera. Surtout observe sur ce qui s'est passé un silence profond...

DUBOIS.

Oui, monsieur. (*Paul sort.*)

SCÈNE XVII.

DUBOIS, *seul, à la fenêtre.*

Voyons où cela les menera... Quant à moi, suivons les ordres de mon maître. Justement monsieur de Riancourt et madame reviennent de ce côté... Préparons le poulet, et voyons ce qu'il va produire.

SCÈNE XVIII.

DUBOIS, *à l'écart*, RIANCOURT, MATHILDE.

MATHILDE.

Cessons cet entretien.

RIANCOURT.

Mais cependant, belle dame, il faut que je sache à quoi m'en tenir...

DUBOIS.

Pardon, monsieur; voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

RIANCOURT.

A moi?

DUBOIS.

Voyez l'adresse.

RIANCOURT.

C'est bien cela. (*à Mathilde*) Vous permettez, madame?

MATHILDE.

Sans doute.

RIANCOURT.

Voyons quel importun vient me relancer jusqu'auprès de vous. Tiens, c'est l'écriture de Clémentine... Je suis sûr que c'est encore quelque enfantillage.

DUBOIS, *à voix basse.*

Il voit de loin!

MATHILDE.

Eh bien!

RIANCOURT, *lisant.*

Ah mon dieu! ah grand dieu! qu'ai-je lu?

MATHILDE.

Qu'avez-vous donc?

RIANCOURT.

Au rapt! au ravisseur!

MATHILDE.

Vous me glacez d'effroi!

RIANCOURT.

Ma nièce est enlevée !

MATHILDE.

Est-il possible ?

RIANCOURT.

Et par qui, madame, par qui ?... Par un monstre, un scélérat, votre frère...

MATHILDE.

Comment ? Paul ?

RIANCOURT.

Oui, madame.

MATHILDE.

Quelle horreur ! quelle infamie !

RIANCOURT.

Un homme marié ! sa pauvre femme, que je la plains...

MATHILDE.

Plaignez-moi donc, monsieur...

RIANCOURT.

Comment, vous ?... que voulez-vous dire ?...

MATHILDE, *vivement.*

Sachez que je ne suis point veuve. Paul est mon mari... M. de Neuville...

RIANCOURT.

Quel tissu d'horreurs ! vous m'aviez donc aussi trompé ?

MATHILDE.

Il est bien tems de songer à cela... il faut courir après les fugitifs...

RIANCOURT, *à Dubois.*

De quel côté faut-il aller ?

DUBOIS, *montrant le côté opposé.*

Par là.

MATHILDE.

Vite, vite, que mes gens se mettent à leur poursuite.

(*Elle sort.*)

RIANCOURT.

Et ma voiture qui est brisée... mes chevaux blessés... N'importe, il faut donner les ordres nécessaires.

MATHILDE.

Calmez-vous...

RIANCOURT.

Eh ! madame, quand on emporte ma nièce, je puis bien m'emporter. (*Il sort très en colère.*)

SCÈNE XIX.

DUBOIS, *seul.*

Oui, oui, courez... courez... pour moi, je reste à mon poste. et je suis certain de les retrouver avant vous... J'entends du bruit... reviendraient-ils déjà ?... Oui, ce sont eux.

SCÈNE XX.

PAUL, CLÉMENTINE, DUBOIS.

PAUL, *à Dubois.*

Personne ne nous a vus rentrer au château ?

DUBOIS.

Non, monsieur, et votre lettre a produit un effet merveilleux.

PAUL.

Et madame ?

DUBOIS.

A tout avoué.

PAUL.

Enfin... ce n'a pas été sans peine.

CLÉMENTINE.

M'expliquerez-vous ce que tout cela veut dire ?

PAUL.

Il n'est pas tems encore. (*A Dubois, à part.*) Rejoins ma femme et M. de Riancourt, et ramène-les ici le plus adroitement possible.

DUBOIS.

Cela ne sera pas long. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

PAUL, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE.

Quelle singulière aventure! je m'y perds. De quelle nécessité pouvait être cette promenade? Prendre la poste pour faire deux fois le tour du parc!...

PAUL.

Vous le saurez bientôt... et vous m'en remercierez... Mais songez bien à dire toujours comme moi.

CLÉMENTINE.

Que faut-il faire encore ?

PAUL.

Vous asseoir à cette table, un livre à la main, feindre de le parcourir... moi, de ce côté, livré à ma correspondance, justement j'entends du bruit.

CLÉMENTINE.

C'est la voix de mon oncle, comme il est en colère.

PAUL.

Il s'appaisera.

RIANCOURT, *en dehors.*

Les monstres, on ne les joindra pas à temps.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, RIANCOURT, MATHILDE.

RIANCOURT.

On ne les rejoindra pas à... (*les apercevant.*) Ciel! que vois-je ?

CLÉMENTINE.

C'est moi, mon oncle...

MATHILDE.

Ce sont eux! c'était donc une plaisanterie ?

RIANNOURT.

Apparemment.... mais une plaisanterie qui ne fera pas rire tout le monde; je ne veux même pas savoir dans quel but elle a été faite... car moi et ma nièce, nous repartons à l'instant.

PAUL.

Pas encore, s'il vous plaît, vous ne nous quitterez pas avant de m'avoir entendu.

CLÉMENTINE.

Mon oncle!

RIANCOURT.

Silence, petite sotte! (*à Paul.*) Parlez donc, monsieur... et sans détour... car on sait que madame ne vous est pas étrangère.

PAUL, *à Mathilde.*

Vous m'avez donc ressuscité?

CLÉMENTINE, *à part.*

Que veut-il dire?

PAUL.

J'ai gagné mon pari, puisque l'on sait que vous êtes ma femme.

CLÉMENTINE.

Sa femme! eh! de qui parlez-vous?

MATHILDE.

De moi.

CLÉMENTINE.

Vous sa femme, et moi que serais-je donc?

PAUL.

Celle de M. de Valmont. Veuillez me pardonner, ainsi que Mathilde et M. de Riancourt, la petite leçon que je vous ai donnée... Tout en me promettant d'en faire votre profit (*à Mathilde*), madame, puisqu'il faut commencer par vous, vous m'aviez gratuitement destitué du titre de votre époux. Je feins d'enlever une jeune personne, le tout dans les intentions les plus innocentes... Par jalousie alors, ou

tout autre sentiment, vous faites l'effort de me rappeler à la vie, en me rendant la dignité conjugale... J'en suis fort reconnaissant, en vérité... (*A Riancourt.*) Vous, monsieur, qui teniez à honneur de ne pas déroger à vos préceptes, qui supposiez le cœur d'une jeune personne de seize ans semblable à celui d'un oncle de quarante-cinq, qui faisiez votre gloire de la retenue, de la soumission, des principes de votre nièce...

RIANCOURT.

Je n'ai que faire de vos conseils; mademoiselle paiera cher une telle équipée...

PAUL.

Oh! des moyens extrêmes; gardez-vous-en bien.

MATHILDE.

Croyez-m'en, M. de Riancourt, dans tout ceci il y a moins de mal que nous ne l'avions pensé. Vous savez que je suis mariée; conséquemment vous ne pouvez plus prétendre à ma main... mais nous serons toujours amis... Je ne pourrais peut-être pas vous en dire autant si vous m'épousiez.

RIANCOURT.

Oui, tout bien considéré, je vois que c'est le plus sage parti... allons écrire à M. de Valmont que je consens à tout, et le plus tôt sera le mieux...

CLÉMENTINE.

Vous ne badinez pas, mon oncle...

RIANCOURT.

Non, mademoiselle, vous m'en avez ôté l'envie.

PAUL, *à Mathilde.*

Puisque nous sommes en train de bien faire, aimons-nous encore, et qu'un traité d'union soit signé entre nous...

MATHILDE.

Malgré vos torts?

PAUL.

Ne revenons pas sur ce chapitre, de part et d'autre il y aurait compensation.

VAUDEVILLE.

RIANCOURT.

Air : *Vaud. du Mariage à la turque.*

En ménage il faut, selon moi,
Toujours agir de confiance ;
C'est le meilleur moyen, je croi,
De vivre en bonne intelligence.
Lorsqu'une femme, à son époux,
Jure fidélité constance,
S'il devient soupçonneux, jaloux,
Souvent il arrive entre nous,
Qu'un tiers est dans la confidence. (*bis.*)

CLÉMENTINE.

On me fit toujours ignorer
Ce que je désirais apprendre ;
Mais enfin je vais pénétrer
Ce que je ne pouvais comprendre.
A seize ans, c'est un grand défaut
Que de vivre en cette ignorance ;
Mais, grâce à mon mari, bientôt (*bis.*)
Je serai dans la confidence.

PAUL.

Lorsqu'on dira que mon pays
N'est pas le pays de la gloire,
A ces détracteurs ennemis
Je veux opposer notre histoire.
Ils verront, en cent lieux divers,
Que pour attester leur vaillance,
Toujours grands après un revers,
Nos Français ont mis l'Univers (*bis.*)
Tout entier dans leur confidence.

MATHILDE, *au Public.*

C'est dans ce moment que l'auteur
Sent que sa force l'abandonne ;
S'il mérita votre rigueur,
Veuillez n'en rien dire à personne.
Mais si vous goûtez ses travaux,
Bien loin de garder le silence,
Veuillez, Messieurs, par des bravos,
Le mettre dans la confidence.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel